

Martin Winckler

Les Trois Médecins

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

AVERTISSEMENT

Nés de l'union féconde entre réalité et littérature, la bonne cité de Tourmens, sa faculté de médecine et les personnages de ce roman sont, bien entendu, imaginaires. Toutefois, un certain nombre d'événements relatés ici sont rigoureusement authentiques... Il ne serait donc pas surprenant que certains lecteurs (se) reconnaissent (dans) ces pages et les figures qui les habitent.

martinwinckler@aol.com

*Life is what happens to you while
you're busy making other plans.*

John Lennon

*Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté,
et le plus possible, c'est vivre, et le plus
possible.*

Albert Camus

*À Yvonne Lagneau,
Sandrine Thérie,
John Lantos,
Christian Lehmann,
Olivier Monceaux
et Bruno Schnebert*

‘Nuff said !

Prologue

Monsieur Nestor

Tourmens, grand amphithéâtre de la faculté de médecine, 15 mars 2003

J'ai du mal à gravir les marches. Il n'y en a que quatre ou cinq, et malgré ma patte folle je marche encore correctement, mais le bâtiment a complètement changé et je cherche mes repères. Ça me bouleverse de revenir ici, je ne croyais pas que ça m'arriverait un jour, je m'étais juré de ne jamais remettre les pieds dans cet endroit, et puis à mon âge on n'aime plus trop sortir, mais vous avez insisté pour que j'assiste à la conférence en disant qu'il fallait que nous soyons tous là. J'ai dit que je ne savais pas si j'y avais ma place, et vous vous êtes mis à me dire que sans moi ça ne serait pas pareil, que si quelqu'un devait venir, c'était moi, et tout et tout. Ça m'a touché, bien sûr, même si je trouve que c'est me faire beaucoup d'honneur, mais j'ai senti que si je refusais, ça vous ferait de la peine. Alors, je me suis dit qu'après tout je vous devais bien ça. Et puis, aussi, que ça me ferait vraiment plaisir de vous revoir tous.

Je pénètre dans le hall vitré. Je cherche mon chemin. Sur un panneau, une flèche pointe vers le grand amphithéâtre.

Le grand amphithéâtre. Ce n'est plus celui où j'ai bossé jadis, bien sûr, celui-ci est presque neuf, pas vraiment très grand, cinq ou six cents places, avec tout autour des salles annexes branchées sur un système de télévision intérieur pour accueillir l'ensemble des étudiants quand on reçoit des orateurs de marque, comme c'est le cas aujourd'hui.

Je suis arrivé tôt mais, du grand couloir, à travers la double porte grande ouverte, je vois qu'il y a déjà du monde, beaucoup de jeunes gens sur les gradins. On est samedi, ce n'est pas vraiment un cours, mais ils ont dû sentir que cette conférence-ci était importante – on le leur a sûrement fait sentir, je *leur* fais confiance.

Je me retourne, je scrute des yeux les couloirs inconnus, je m'attends à les voir arriver, mais non, ils m'ont donné rendez-vous à 8 heures un quart, juste avant la conférence, et je suis arrivé à 8 heures pile. On ne se refait pas.

Je laisse passer deux gamines qui pourraient être mes petites-filles... enfin, mes petites-nièces. Elles me sourient d'un drôle d'air, elles doivent me trouver trop vieux, se demander pourquoi je suis là. Elles ne savent pas que je suis venu écouter parler un très, très vieil ami. Elles ne savent pas que, lorsque je l'ai vu pour la première fois, il avait leur âge et il allait s'asseoir sur un des bancs de l'amphithéâtre où j'ai vu passer tant d'étudiants comme lui, comme elles... Je souris en pensant à toutes celles que j'ai vues défiler, je prends une grande inspiration et j'entre, je lève les yeux vers le sommet des gradins

– et brusquement je suis ébloui par la lumière, j'ai le vertige, l'impression d'être aspiré, le sentiment que sous mes yeux tout repart en arrière, et puis un voile noir qui me fait un peu peur, je vais pas faire un malaise, quand même, mais voilà que le voile se lève peu à peu et je n'en crois pas mes yeux je suis sur la colline, dans l'amphi d'autrefois –

L'amphi d'il y a trente ans, huit cents places pleines à craquer comme elles l'étaient presque toujours, toute l'année, mais jamais vraiment comme le premier jour, avec la tête des redoublants meurtris d'avoir à remettre ça, et la moue méprisante de ceux qui dévisagent les nouveaux – quand j'ouvre les portes, ils sont les premiers à entrer pour se placer au fond de la salle et scruter la foule qui se déverse dans les gradins; quand je boite jusqu'à l'autre porte j'en entends deux autres détailler les petites nouvelles (*– Je me la ferais bien, celle-là. – J'te la laisserai si t'es sage. – Me fais pas rire! – Cinq cents balles que je la saute le premier. – Tenu! Si t'as envie de claquer ton fric, tant pis pour toi...)*) et je ne sais pas ce qui me retient de leur coller des baffes, parce que les jeunes filles qui sont là ont l'âge de ma petite sœur et je ne supporte plus ces petits cons, naguère si arrogants, et masquant aujourd'hui leur déconfiture d'avoir été boulés comme ceux dont ils se moquaient l'an dernier, sous des airs encore plus arrogants puisque, cette année, cette rentrée, les redoublants, c'est eux, ils sont en position de force par rapport aux nouveaux et ils ne perdent aucune occasion de le montrer; ils savent que les plus brillants décrochent presque toujours le concours du premier coup, et que quand on n'est pas une lumière, les chances de le passer augmentent au deuxième tour, à condition de perturber les petits nouveaux au maximum par leur travail de sape – tous les moyens sont bons –, et s'ils peuvent au passage faire entrer le maximum de filles dans leur lit, et les perturber au maximum en les jetant comme des kleenex, c'est toujours ça de pris... Les filles, ça bosse, ça prend les premières places, alors quand ils peuvent les chahuter un peu, c'est pas les scrupules qui les étouffent... Et si, par malheur, ils le décrochent à leur tour, le concours, il ne faudra pas s'étonner que plus tard ces mêmes petites frappes se transforment en internes encore plus arrogants, mal léchés, avant peut-être de devenir – ah, je préfère ne pas y penser...

Et puis je hausse les épaules en voyant leur tête, leur sourire qui se voudrait carnassier et n'est que pitoyable... Alors, lorsque j'ouvre les portes et qu'ils entrent les premiers en me lançant : « Salut Nestor, comment va ? », comme si on allait au café ensemble, ça me déplaît, mais je les regarde sans rien dire et comme je bloque le passage ils s'arrêtent pile devant mon nez ; évidemment, ça pousse derrière, les autres gueulent et les bousculent, au bout de quelques secondes qui leur paraissent très longues je m'efface, et je sais qu'ils ne se risqueront plus à me taper sur le ventre, la prochaine fois. Parce qu'ils font beaucoup de vent, mais c'est tout.

Je ne devrais peut-être pas être aussi dur avec eux. Ils ont vingt ans, j'ai eu vingt ans, moi aussi, je ne crois pas que ce soit le plus bel âge de la vie, même pour eux. Où est-ce que j'étais quand j'avais vingt ans ? Qu'est-ce que je connaissais aux filles ?...

Ah, les filles...

Elles ne sont pas très nombreuses, quand on voit la masse – combien sont-ils en tout, cette année ? Sept cent cinquante ? Huit cents ? Un quart de filles, à tout casser. Il paraît qu'elles bûchent plus que les garçons. Je veux bien le croire. Elles ont l'air si sages, si tranquilles, si apeurées parfois. On dirait qu'elles sortent des jupes de leur mère, et pour certaines c'est sûrement vrai. Elles s'asseyent par deux ou par trois, elles maintiennent les garçons à distance, elles préparent leurs blocs, leurs cahiers, leurs stylos, bien avant que le premier prof entre. Elles sont prêtes. Elles attendent.

Je regarde ma montre. Il n'est que 7 h 30, j'ai tout mon temps. Je pourrais n'ouvrir les portes que cinq minutes avant l'heure du cours, mais ça me fait trop mal de les voir piétiner dehors pendant une demi-heure, une heure, dans le froid ou la pluie, c'est fou qu'ils arrivent là si tôt, par peur de ne pas avoir de place pour s'asseoir. De la place, il y en a toujours ; mais ils sont si nombreux.

Je descends en boitant jusqu'au fond de l'amphi, j'allume les spots de l'estrade, je dois vérifier les tableaux, m'assurer qu'un petit rigolo n'a pas préparé une surprise, histoire de mettre un prof en boîte...

Celui qui aime le moins ce genre de blague, c'est Martell, le prof de biologie cellulaire. Il y a trois ans, quand j'ai commencé, j'étais impressionné, je ne me méfiais pas, je ne l'ai pas vu venir. Un grand cabot, Martell. Un vieux beau de cinquante ans modèle Jean-Claude Pascal modifié Louis Jourdan, très fier d'être devenu professeur en chaire et d'avoir été bombardé responsable d'enseignement par la même occasion mais pas vraiment très heureux de se voir coincé avec les étudiants de première année – le laboratoire de recherche avec microscope électronique, ça impressionne son monde, mais faire cours tôt le matin à des gamins entassés, fatigués, à qui on a fait entrer dans le crâne que ça va être dur, qu'il n'y aura que des maths et de la physique et de la chimie, aucun rapport avec le métier de médecin, c'est pas reluisant,

alors il l'a mauvaise. Enfin, à sa manière de me traiter comme son boy la première fois qu'il m'a vu, c'est l'impression qu'il m'a donnée.

Bref, comme ça le défrise de passer pour un de ces enseignants dont la matière n'a rien à voir avec la médecine mais qu'on a collé là pour conduire les petits jeunes à l'abattoir, voilà que dès la première heure de cours il leur en met plein les yeux, il roule des mécaniques, il se met bille en tête à leur parler de cellules qui perdent la boule, de tumeur, de cancer... Bien entendu les gamins l'écoutent sans en perdre une miette, recopient le moindre de ses croquis flousailleux, notent le plus petit mot qui leur paraît savant, et puis voilà qu'il manque de place, il se penche vers les commandes électriques et actionne l'interrupteur qui fait monter le tableau de devant et permet de découvrir l'autre, tout ça sans cesser de les regarder – *en première année de médecine, faut jamais lâcher les étudiants des yeux*. Mais, alors que je l'avais effacé la veille, avant de fermer, un petit malin avait dû se glisser là pendant la nuit, ou tôt le matin avant que j'arrive, pour préparer son coup. Et voilà mon vieux beau qui bombe le torse en haranguant sa foule et tend le bras vers l'arrière pour continuer son exposé et ne comprend pas pourquoi les gamins tout d'un coup se taisent puis se mettent à rire à siffler à hurler, alors il se retourne, et là il ne comprend pas ce qui est écrit parce que c'est écrit gros comme une maison, pour qu'on le voie du fond de l'amphi, alors il est obligé de reculer et la phrase qu'il a commencée se coince dans sa gorge, sur le tableau vert le petit malin a dû passer quelques heures à caricaturer deux ou trois enseignants courant le marathon en short et maillot – le prof d'anatomie avec son crâne rasé, le prof de biochimie avec son nœud papillon, et, franchissant la ligne, le prof de biologie cellulaire, ses lunettes noires posées sur ses cheveux gris, juste au-dessus d'un commentaire téléphonique : « P1, pour arriver premier, mets-toi Martell en tête ! »

Il n'a pas aimé. Les rires des gamins redoublaient, j'ai cru qu'il allait s'étouffer, il a esquissé le geste de ramener le micro à sa bouche pour dire quelque chose mais il s'est arrêté, il l'a posé sur le bureau et il est sorti en claquant la porte, et tous les étudiants se sont mis à hurler. Ils ont hurlé et fait du boucan pendant une heure, et le prof suivant, je ne sais plus de qui il s'agissait, depuis le temps, a certainement dû avoir du mal à les calmer...

Martell est un aigri, un revanchard. Il n'a pas fait cours de la semaine, et le lundi suivant, à 8 heures, il le leur a fait payer.

Il est entré dans l'amphi bondé, bruyant, les redoublants l'ont accueilli en hurlant, il a inscrit le titre du chapitre du jour et comme ils ne se taisaient pas il a écrit : « À savoir par cœur pour le concours », sur le grand tableau.

Immédiatement, toutes les voix se sont tues, les visages se sont penchés sur les feuilles, les stylos se sont mis à gratter. Tous ces enfants à qui il avait envie de faire du mal, il les a toisés avec un mauvais sourire, et il leur a craché dessus.